

LA VÉRITÉ

Organe Central des Comités Français pour la IV^e Internationale

GESTAPO CONTRE FRATERNISATION

Une ordonnance de police allemande, datant de février, punit de 150 marks d'amende ou de prison allant jusqu'à 6 semaines, tous ceux qui essaient d'établir des relations avec les prisonniers de guerre " par paroles, par signes ou par tout autre moyen ".
Mais la police n'arrivera pas à empêcher la fraternisation entre travailleurs allemands et prisonniers français.

Par delà les fusillades...

En occupant la Tchécoslovaquie et la Pologne, les troupes allemandes appliquèrent ouvertement et cyniquement leurs méthodes d'accaparement et de dictature. Depuis, elles eurent à faire face à une résistance opiniâtre et parfois violente des populations de ces pays.

En occupant la France, Hitler voulut inaugurer une autre méthode. Il tenta de remplacer, en partie du moins, la force par la corruption.

Corruption des milieux dirigeants d'abord. Sur le plan gouvernemental, deux étapes furent envisagées : Vichy, puis, si la clique de Pétain n'était plus aussi docile, un gouvernement Déat-Deloncle ou Doriot. Une bande d'hommes à tout faire pour endormir l'opinion publique sur l'air de la Révolution Nationale. Mais corrompre l'opinion publique elle-même était une autre histoire. Gœbbels fit donner ses services à fond et se servit largement de la presse et de la radio françaises.

Rien n'y fit ; les masses ouvrières et paysannes ne se laissèrent pas corrompre par la démagogie des assassins des ouvriers allemands. Confondant dans une même haine les débris de la bourgeoisie française et le militarisme hitlérien, les ouvriers français, au lieu de se laisser entraîner par eux, ne cessent de leur manifester leur hostilité : troubles de Toulouse, héroïques grèves du Nord, nombreuses manifestations de ménagères, grève perlée dans les usines.

Devant un tel état d'esprit, les chefs de l'armée d'occupation devaient changer rapidement d'attitude. Ils viennent d'adresser en quelques jours une série de menaces à la population française. Deux avis : l'un annonçant la peine de mort pour les propagandistes communistes et antiallemands, l'autre des fusillades d'otages ; enfin la rafle dans les milieux juifs.

Quant à Pétain, dans son sermon du mois d'août, il a promis à la Gestapo une aide immédiate et redoublée de la part de la police française. Ainsi, les affameurs et leurs complices savent "fraterniser" lorsque les affamés réclament leur dû, leur droit à la vie.

Déjà lors de la grève des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais, SS et gardes-mobiles ont collaboré dans la répression. Les ouvriers communistes condamnés par le tribunal allemand ont été exécutés par des gardes-mobiles !

Hitler et Pétain n'obtiennent rien par les discours démagogiques dont nous sommes abreuvés depuis Juin 40. La campagne antisémite a échoué. Ils sentent combien Déat a raison lorsqu'il affirme, avec un grand patron français, que la classe ouvrière est encore plus décidée à la révolution qu'en 1936. Ils savent que cette fois rien n'arrêtera l'immense poussée libératrice. Moins fanfarons que leur valet Déat, qui prétend que cette révolution se fera à l'avantage de l'hitlérisme, ils préfèrent appeler police-secours.

Les balles de la réaction ont déjà couché dix travailleurs communistes. Des siècles de prison et de bague ont été infligés à des centaines d'autres. On a enfermé dans des camps de concentration des milliers d'ouvriers et d'artisans juifs. La répression bourgeoise fait des vides dans les rangs ouvriers ; besserons-nous pour cela le combat ? Non ! Les vides seront comblés par de nouveaux militants plus résolus encore. Les tribunaux spéciaux de M. Pucheu ne sauveront pas un régime pourri. La répression aveugle est au contraire pour nous un signe évident de l'affolement des milieux dirigeants et de leur impuissance. Là encore Déat a raison : ce ne

sont pas des flics armés de bâtons et de revolvers qui peuvent convaincre les ouvriers des beautés de la « Révolution Nationale » !

La bourgeoisie, blessée à mort, tente d'écraser la révolution des travailleurs avant qu'elle soit tout-à-fait nûre. Elle profite de chaque occasion pour frapper les militants ouvriers. Il ne faut pas lui fournir de pareilles occasions. Il ne faut pas user les forces nouvelles de la révolution dans des manifestations prématurées. Il ne faut pas jeter les meilleurs d'entre les prolétaires dans des combats sans issue où les forces d'occupation et les gardes-mobiles auront nécessairement le dessus.

Il faut UNIR d'abord toutes les volontés et toutes les énergies, il faut préparer les luttes décisives. Bientôt l'heure viendra de passer à l'action. Elle ne sera favorable que si les travailleurs s'organisent dès maintenant dans un immense FRONT UNIQUE POUR LA LIBERATION SOCIALISTE DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE.

Par delà les fusillades nous continuerons à mobiliser les forces de la classe ouvrière. Les lineuils de ceux qui tombent aujourd'hui, rouges de leur sang d'ouvriers, seront les drapeaux de la Victoire Proletarienne.

TERRORISME OU ORGANISATION DES MASSES ?

Lorsque Paul Colette a tiré sur Déat et Laval, la presse y a vu une littérature exploitée de rage et de peur. Et d'insister lourdement sur la lâcheté de ce jeune gens de vingt ans, tirant seul de sang-froid, au beau milieu du contingent antisoviétique, sur les chefs de la coll. hitlat on protégés par toute la police française et allemande.

Tous ces actes de violence offensent la sensibilité extrême des serviteurs de Hitler. Berthelot, secrétaire d'Etat aux transports, s'est indigné, dans les mêmes termes que l'affiche allemande, contre les sabotages et les déraillements dans les chemins de fer. « Ces lâches attentats contre d'innocents enfants et des envois de travailleurs ». A vrai dire personne, jusqu'à présent, n'a entendu dire qu'un seul « innocent enfant » ou un seul « envoi de travailleurs » ait été victime des sabotages. Mais la seule pensée qu'un tel accident pourrait arriver émeut jusqu'à l'hystérie les officiers hitlériens — les mêmes qui mitraillaient les réfugiés, les mêmes qui exultent de joie à la nouvelle des carnages de femmes et d'enfants à Londres, Rotterdam ou Mexico — Quant aux admirateurs frénétiques des bourreaux hitlériens, eux non plus nous ne les avions pas soupçonnés de tant d'humanité.

En vérité les gens du peuple n'ont que mépris pour ces hypocrisies. On leur a suffisamment appris — malgré eux — que la guerre ouvrière coule à la violence, y compris contre d'innocentes victimes. Autant qu'on sache les appels à la déat en n'ont pas encore réussi. Même appuyés d'une promesse d'un million. Les tartuffes fascistes, pour qui la violence est le développement de la religion suprême, ne pleurent contre la violence que quand elle se retourne contre eux. Nous savons bien que ce n'est pas par des prières qu'on brisera la terreur fasciste, mais seulement par la violence révolutionnaire. Et nous saluons le courage des jeunes qui animés de la haine d'un peuple entier donnent leur vie pour abattre les assés d'Hitler.

Mais il ne suffit pas de dévouer pour la liberté. Encore faut-il que le dévouement serve à quelque chose. Le développement du terrorisme montre l'appétit de la haine qui monte contre l'oppression. Mais est-ce là une lutte efficace contre l'oppression ? En tant que marxistes et leninistes nous ne le pensons pas. Pourquoi ? Cela saute aux yeux s'il s'agit d'un naufrage bougre de soldat allemand jeté dans le canal, il est absolument aussi responsable que le trouffon français envoyé dans la Rhur ou au fort ; et le geste terroriste creuse le fossé entre les travailleurs français et les soldats allemands, sans l'union de qui aucune victoire révolutionnaire ne serait possible. Les attentats contre les officiers ne sont pas plus utiles qu'un officier de tué, Hitler dispose de milliers d'autres officiers. Même un Laval ou un Déat est aisément remplaçable.

Par contre les attentats déclenchent une violente vague de répression qui, dans l'absence de conditions révolutionnaires, effraye les hésitants, coupe provisoirement de la masse les militants, et paralyse pour un temps la montée révolutionnaire.

La seule violence qui est efficace, c'est la violence exercée par la masse des travailleurs. Si les travailleurs s'étaient armés contre le fascisme, s'ils s'étaient organisés en milices du peuple comme le réclamaient les trotskystes, ils se seraient sans doute emparés du pouvoir en Juin '36. Malheureusement les appels trotskystes étaient alors taxés de provocations. On prétendait qu'ils favorisaient la guerre et l'hitlérisme. La bourgeoisie parlementaire a gardé le pouvoir. Nous avons eu la guerre. Nous avons eu la victoire hitlérienne.

Maintenant on ne peut pas vaincre l'hitlérisme par un recours

Radios Rouges

" RADIO DES VIEUX BOLCHEVIKS "

En U.R.S.S., un poste clandestin trotskyste "La Radio des Vieux Bolcheviks" fait entendre sa voix. Il insiste aux masses l'esprit de Lénine et de Trotsky pour la défense révolutionnaire contre les nazis. Il encourage notamment la population d'Oaessa à la lutte à mort : « Camarades ! Détruisez, s'il le faut, chaque maison ; ne laissez pas une seule herbe aux bandits de Hitler. Femmes ! Enfants ! Prenez tous un fusil à la main ».

—:—

" ICI PARTI DE LÉNINE ET TROTSKY "

De nombreux camarades ont entendu un poste clandestin, probablement allemand : " Ici Parti de Lénine et Trotsky ", sur la bande des 31 m., vers 19 heures, en français, allemand et russe.

Les camarades qui entendent ce poste sont priés de nous rapporter le contenu précis de ses émissions, afin que nous puissions déterminer s'il s'agit vraiment d'un poste trotskyste.

été ordonné à la violence. Notre objectif n'est pas de sacrifier l'avant-garde ouvrière pour aider De Gaulle à instituer une autre dictature militaire. Notre objectif est la victoire du prolétariat et du socialisme. Si le déraillement d'un train de munitions nazi entraîne l'arrestation d'un militant dévoué, c'est un coup d'épée pour Hitler, mais c'est une perte grave pour la classe ouvrière qui manque de cadres. Sans doute, à l'usine, les ouvriers connaissent cent moyens plus efficaces de paralyser la production des engins de mort hitlériens. Cette lutte de masse est infiniment plus efficace parce qu'elle menace l'ensemble de la machine économique, et elle est une école de guerre pour les ouvriers. Mais elle ne doit pas être séparée de la lutte générale des travailleurs pour plus de pain et de libertés. Telle est la grande leçon que nous ont donnée les cent mille cueules noires du Nord par leur grève générale de juin dernier.

Aujourd'hui, de véritables luttes de masse peuvent-elles être généralisées ? Il faut honnêtement reconnaître que non. Les masses haïssent le régime. Mais elles n'ont pas encore suffisamment confiance dans les possibilités de la lutte, parce que Hitler continue à remporter des victoires, si coûteuses qu'elles soient. Voudraient elles agir, qu'elles ne le pourraient guère, par manque d'organisation. Le P.C. lui-même, s'il a la confiance des larges masses, conspire une couche très mince de militants. Ces militants sont courageux. Ils partent en avant, par exemple, pour une manifestation. Les masses les approuvent, les protègent, mais elles ne les suivent pas. Elles ne participent que faiblement aux manifestations parce que personne ne les a encouragés et que du reste elles ne sentent pas la possibilité de succès. La répression hitroce, à l'époque actuelle, renforce cette opinion instinctive. Ce n'est pas le sacrifice de quelques uns qui secouera cette passivité. Ce seront les premières défaites du système militaire et politique nazi, défaits d'ores et déjà par les errements actuels sont les premières symptômes.

Encore faudrait-il qu'à ce moment les masses aient quelque organisation si nous voulons que les mots d'ordre ci-cités et que l'action se développent vers la victoire. C'est pourquoi aujourd'hui la tâche numéro un est l'organisation. Londres, du reste, le comprend et met en garde contre les actions prématurées. Sur le plan purement militaire où il se place, l'état-major socialiste n'entend pas, en effet, sacrifier la victoire finale à la bataille actuelle de sabotage. De même, ce serait une erreur profonde que de sacrifier l'avant-garde ouvrière — c'est à dire la Révolution de demain — aux résultats médiocres de la campagne de sabotage.

Les jeunes veulent lutter pour la liberté ? Qu'il viennent dans les organisations ouvrières mener le terrible combat souterrain. Que les organisations ouvrières — communiste, trotskyste ou autre — s'unissent pour la lutte commune, tout en conservant leur drapeau. Cus, à l'atelier, entre voisins, ils travaillent ensemble à grouper tous ceux qui veulent lutter pour la liberté : — pour organiser la défense contre les fascistes, apprendre à les connaître, et faire que le sol brûle sous leurs pas ; — pour défendre les conditions de vie des travailleurs ; — pour freiner la production des engins de mort nazis ; — pour organiser la solidarité à l'égard des victimes ; — pour rompre la dictature du silence et du mensonge, faire connaître ce que Hitler veut nous cacher, et dire tout de l'action éventuelle.

Ainsi unies les masses pourront marcher vers l'étoile suivante : celle de la libération et du socialisme.

FASCISME ET SOCIALISME

Les notes d'Arsenav furent dictées par Léon Trotsky le 20 août 1940, quelques heures avant son assassinat, sans qu'il ait pu les compléter et en faire un article achevé.

En France ce n'est pas le fascisme au véritable sens du mot. Le régime du sénile maréchal Pétain représente une forme sénile de bonapartisme de l'époque du déclin impérialiste. Mais ce régime ne s'est trouvé possible qu'après que la longue radicalisation de la classe ouvrière française qui aboutit à l'explosion révolutionnaire de juin 1936 n'eut pas trouvé d'issue révolutionnaire. La Deuxième et la Troisième Internationales, le charlatanisme réactionnaire du Front populaire et l'empêchement et démoralisation de la classe ouvrière. Après cinq ans de propagande en faveur de l'union des démocraties et de la sécurité collective, après le passage inattendu de Staline dans le camp de réaction, la classe ouvrière française se trouva prise à l'improvise. La guerre provoqua une effroyable désorientation et un défilé passif sans exactement l'indifférence du désespoir. Dans ce concours de circonstances est sorti, premièrement la catastrophe militaire sans précédent, puis le régime abject de Pétain.

Précisément parce que le régime de Pétain est un bonapartisme sénile, il ne renferme aucune stabilité et peut être renversé par une insurrection révolutionnaire des masses bien plus facilement qu'un régime fasciste.

Les staliniens ne se trouveront-ils pas à la tête de la nouvelle montée révolutionnaire et ne causeront-ils pas la perte de la révolution comme en Espagne, comme en Chine naguère ? On ne peut considérer une telle possibilité comme exclue, par exemple, en France. La première vague de la révolution élève souvent, plus exactement, toujours, les partis "de gauche" qui ne se sont pas compromis définitivement dans la période précédente et ont derrière eux une grande tradition politique. Ainsi la révolution de Février éleva les menchéviks, les socialistes révolutionnaires qui, la veille, étaient adversaires de la révolution. Ainsi, la révolution allemande de novembre 1918 porta au pouvoir les socialistes-démocrates qui étaient les adversaires implacables de l'insurrection révolutionnaire.

L'acuité de la crise sociale vient de ce qu'avec la concentration actuelle des moyens de production c'est-à-dire avec le monopole des trusts, la loi de la valeur et le marché ne sont plus capables de régler les relations économiques. L'intervention étatique devient une nécessité absolue. Dans la mesure où le prolétariat se trouve incapable au stade présent de conquérir le pouvoir, l'impérialisme entreprend de régler l'économie par ses méthodes : le mécanisme politique, c'est le parti fasciste, devenu pouvoir étatique. Les forces productives se trouvent en contradiction irréductible non seulement avec la propriété privée, mais aussi avec les frontières de l'État national. L'impérialisme est un régime qui tente de résoudre cette contradiction par l'extension des frontières, l'annexion de nouveaux territoires etc. L'État totalitaire, qui subordonne tous les aspects de la vie économique, politique et culturelle au capital financier, est l'instrument de la création d'un État supra-national, d'un empire impérialiste, qui domine sur les continents, qui domine sur le monde.

La question du changement de régime est posée par la seconde guerre d'une façon infiniment plus impérieuse, plus urgente que par la première. Il s'agit avant tout du régime politique. Les ouvriers savent que la démocratie fait faillite partout et que le fascisme les menace, même dans les pays où il n'est pas encore. La bourgeoisie des pays démocratiques utilise naturellement cette crainte qu'ont les ouvriers du fascisme, mais d'autre part la faiblesse des démocraties, leur effondrement, leur transformation indolore en dictatures réactionnaires forcent les ouvriers à se poser le problème du pouvoir, les rend sensibles à ce problème.

Actuellement la réaction domine avec une force qu'elle n'a, sans doute, jamais eue dans l'histoire moderne de l'humanité. Mais ce serait un erreur impardonnable de voir seulement la réaction. Le processus historique est contradictoire. Sous le couvert de la réaction officielle se produisent de profonds changements dans les masses, qui accumulent de l'expérience et s'ouvrent à de nouvelles perspectives politiques. La vieille tradition conservatrice de l'État démocratique, qui était encore si puissante à l'époque de l'autre guerre impérialiste, n'existe maintenant que comme une survivance extrêmement instable. Les ouvriers européens avaient, à la veille de la guerre passée, des partis puissants par le nombre de leurs membres. Mais à l'ordre du jour il y avait les réformes, les conquêtes partielles et nullement la prise du pouvoir. La classe ouvrière américaine n'a pas encore même maintenant, de partis de masses. Mais la situation objective et l'expérience accumulée par les ouvriers américains peut mettre à très brève échéance la question de la conquête du pouvoir à l'ordre du jour. C'est cette perspective qu'il faut placer à la base de notre agitation. Il ne s'agit pas seulement de notre opposition au militarisme totalitaire, ni de notre refus de défendre la société bourgeoise, mais de la préparation immédiate à la conquête du pouvoir et à la défense de la patrie prolétarienne.

La majorité des philistins de la nouvelle école fondent leurs attaques contre le marxisme sur le fait que, contrairement au pronostic de Marx, au lieu du socialisme, c'est le fascisme qui est venu. Rien ne peut être plus bon et plus vulgaire que cette critique. Marx montra et démontra en un certain niveau du capitalisme la seule issue pour la société résistante dans la socialisation des moyens de production, c'est-à-dire dans le socialisme. Il montra aussi que par suite de la structure de classe de la société seul le prolétariat pouvait résoudre cette tâche en livrant une lutte révolutionnaire implacable à la bourgeoisie. Il montra ensuite que le prolétariat a besoin d'un parti révolutionnaire pour remplir cette tâche. Marx et, avec lui et après lui, Engels, puis Lénine menèrent une lutte implacable contre les éléments qui, dans les partis prolétariens, faisaient obstacle à la solution de la tâche historique révolutionnaire. L'intransigence de la

lutte de Marx, d'Engels et de Lénine contre l'opportuniste d'une part, l'anarchisme de l'autre, montre qu'ils ne sous-estimaient nullement ce danger. En quoi consistait ce danger ? En ce que l'opportuniste des sommets de la classe ouvrière, soumis à l'influence de la bourgeoisie, peut empêcher, retarder, compliquer, différer l'accomplissement de la tâche révolutionnaire du prolétariat. C'est précisément cet état de la société que nous observons actuellement. Le fascisme n'est nullement venu au lieu du socialisme. Le fascisme est la continuation du capitalisme, la tentative de perpétuer son existence à l'aide des mesures les plus féroces et les plus malséantes.

Le capitalisme a eu la possibilité de recourir au fascisme uniquement parce que le prolétariat n'a pas accompli à temps la révolution socialiste. Le prolétariat fut paralysé dans l'accomplissement de sa tâche par les partis opportunistes. La seule chose qu'on puisse dire, c'est que sur le chemin de son développement révolutionnaire le prolétariat a rencontré plus d'obstacles, plus de difficultés, plus d'échecs que ne l'avaient prévu les fondateurs du socialisme scientifique. Le fascisme et la série des guerres impérialistes sont une terrible école par laquelle le prolétariat doit passer pour s'affranchir des traditions et des préjugés petit-bourgeois, se débarrasser des partis opportunistes, démocratiques, aventuristes, forger et éduquer une avant-garde révolutionnaire et se préparer ainsi à résoudre la tâche hors de laquelle il n'y a ni ne peut y avoir de salut pour le développement de l'humanité.

L'U.R.S.S. SE DÉFEND !

L'échec politique des allemands en U. R. S. S.

Les troupes hitlériennes occupent toute la Russie Blanche et les deux tiers de l'Ukraine. Minsk est depuis plusieurs semaines entre leurs mains. Et l'on n'a pas trouvé le moindre Quisling, pas le moindre Déat, pour constituer un gouvernement à Minsk. On ne nous a pas sorti la moindre déclaration d'"Ukraiiniens Indépendants". On n'a pas trouvé le plus petit général blanc pour constituer un semblant d'embryon de commencement de mouvement russe antisoviétique. Si on ajoute, que, dès maintenant, la campagne n'apportera pas le soulagement économique désiré à cause des destructions, on aboutit à cette conclusion : les succès militaires n'empêchent pas l'impérialisme allemand de courir à son effondrement.

La résistance des peuples soviétiques

Il ne faut pas nier, cependant, l'importance des défaites militaires subies par les maréchaux de Staline Léninegrad sur le point d'être encerclée, Kiev sous les coups de l'ennemi, le Dniepr atteint et, semble-t-il, même dépassé en plusieurs points, Gomel tombée. La situation devient inquiétante. La propagande de Moscou désigne elle-même les responsables : le corps des officiers composé en grande partie de carriéristes sélectionnés pour leur aptitude à courber l'échine, mais lâches et incapables de commander.

Pour défendre Léninegrad menacée, on fait appel à l'initiative ouvrière. Les masses ouvrières et paysannes se préparent à défendre le berceau de la Révolution, comme elles l'ont défendu en 1918 contre Youdenitch. Hâtivement armées, hâtivement organisées,

Léninegrad. - Des défilés circulent toute la journée dans la ville. Les banderoles déployées portent cette inscription : « Nous nous défendons jusqu'à la mort ». Des ouvriers ont travaillé jusqu'à 40 heures de suite pour fournir du matériel à l'armée.

Femmes et enfants occupent des postes de combat. 3 millions d'hommes en armes vont défendre la ville.

les milices ouvrières ont alors vaincu les Blancs à Poulkovo. Le souffle de 1918 passe sur Léninegrad, et la grande ombre de TROTSKY, qui organisa alors la défense de la capitale, couvre la cité révolutionnaire.

Il ne suffit pas de donner aux ouvriers et aux paysans des fusils et de leur demander de mourir ; il faut leur donner la possibilité de déterminer la politique intérieure et extérieure, de fixer les directives militaires ; il faut, à tous les échelons, rétablir le contrôle populaire sur les officiers et les bureaucrates. Lorsque ses généraux se font battre, Staline fait entonner la "Pravda" les louanges du Maréchal Chapochnikov, ancien officier d'état-major tsariste, qui a eu le courage de ne jamais se proclamer communiste. Remplacer Timochenko par Chapochnikov, ce sera remplacer un aveugle par un borgne. Il faut favoriser la levée des officiers prolétaires sortis du rang. Il faut rétablir l'élection des officiers.

L'aide de l'Angleterre et des Etats-Unis

MM. Churchill et Roosevelt ont discuté de l'aide à l'U. R. S. S. Il faut croire qu'elle n'a pas été une de leurs préoccupations les plus puissantes puisqu'ils n'ont pas trouvé l'occasion de mentionner l'U. R. S. S. dans leurs huit points. L'examen définitif de l'aide à l'U. R. S. S. est remis à une conférence à Moscou où n'iront que des doublures, avec charge de mettre leur nez dans les affaires russes. Staline, qui refuse le contrôle des ouvriers, devra remettre des comptes à Lord Beaverbrook et à M. Harris Hopkins. Et cela ne s'arrêtera pas là, car M. Roosevelt a déclaré très explicitement, lors de son retour à Washington, qu'il ne fallait pas compter sur une aide à l'U. R. S. S. avant l'année prochaine. Autrement dit Churchill et Roosevelt comptent sur l'U. R. S. S. pour épuiser les forces de Hitler, mais aussi sur Hitler pour abattre l'U. R. S. S. et briser le danger révolutionnaire.

Les Balkans bougent...

Au début d'août éclatait au Monténégro la révolte des Skopriks. Très vite elle s'étendait aux régions proches de l'Albanie, de la Croatie et de la Serbie. Dix à onze mille irréguliers, armés de coutelas et de fusils de chasse, tenaient les villages de la montagne dans le secteur Cetinje-Antivari-Podgorica. Les troupes italiennes étant impuissantes à rétablir l'ordre, on dut amener deux divisions et demi allemandes pour "nettoyer le pays". L'opération s'avère très difficile, les paysans Monténégrins, Albanais, Serbes et Croates étant habitués depuis plus d'un siècle à cette guérilla de montagne pour leur liberté.

La radio de Zagreb avoue que les attentats se multiplient en Croatie : une bombe lancée près de Zagreb a tué 28 Oustachis. Les exécutions de rebelles se font de plus en plus nombreuses. Devant l'étendue du danger, tous les Allemands ont été groupés dans un corps spécial de répression.

En Serbie également, les attentats contre les forces d'occupation allemandes se succèdent. Une amende de 10 millions de dinars a été infligée à la ville de Belgrade à cause de l'attitude de sa population. Les actes de sabotage sont particulièrement nombreux dans la région de Belgrade et le Banat. A Veliki Beeskereh, les stocks de blé réservés à l'armée allemande ont flombé. Plusieurs paysans ont été fusillés. Les actes de sabotage contre les voies ferrées se multipliant, les gardes ont dû être doublées ou triplées le long des lignes.